« J'ai voulu raconter l'histoire de France par les migrations »

Entretien avec Omar Benlaâla, lauréat du Prix de la Porte Dorée 2019
pour le roman *Tu n'habiteras jamais Paris* (Flammarion, 2018)

Marie Poinot et Nihad Jnaid

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/hommesmigrations/10021>

DOI : 10.4000/hommesmigrations.10021

ISSN : 2262-3353

Éditeur

Musée national de l'histoire de l'immigration

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2019

Pagination : 151-157

ISBN : 978-2-919040-46-9

ISSN : 1142-852X

Référence électronique

Marie Poinot et Nihad Jnaid, « « J'ai voulu raconter l'histoire de France par les migrations » », *Hommes & migrations* [En ligne], 1326 | 2019, mis en ligne le 01 juillet 2019, consulté le 16 janvier 2022.

URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/10021> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/hommesmigrations.10021>

LITTÉRATURE

« J'ai voulu raconter l'histoire de France par les migrations »

Entretien avec Omar Benlaâla,

lauréat du Prix de la Porte Dorée 2019 pour le roman *Tu n'habiteras jamais Paris* (Flammarion, 2018), réalisé par Nihad Jnaïd.

Hommes & Migrations: Vous venez de recevoir le prix littéraire de la Porte Dorée pour un récit au ton intime puisqu'il retrace l'histoire de votre père. Pourquoi avoir choisi ce thème ?

Omar Benlaâla : Comme la présence de mon père, le thème s'est imposé à moi. Lorsque mon père a pris sa retraite, nous nous sommes naturellement rapprochés, et finalement apprivoisés, après avoir entretenu une relation plutôt chaotique. En l'accompagnant, d'abord dans le quartier de Ménilmontant puis en poussant chaque fois plus loin nos balades, j'ai découvert un homme « entier », au-delà de l'image fantasmée qu'un fils peut avoir de son géniteur. Au fur et à mesure, j'ai voulu en savoir plus sur son enfance en Algérie, son arrivée à Paris, son mariage, sa vie professionnelle, etc. En l'écoutant me raconter son histoire, j'avais le sentiment qu'elle devait ressembler à celle de milliers d'immigrés venus en même temps que lui dans les années 1960 pour construire la France. Son récit devenait une clef pour mieux comprendre cette population, et à travers elle ma propre existence, et celle d'autres enfants d'immigrés. Grâce à la littérature, j'ai pu partager cette matière biographique avec le plus grand nombre.

H&M : Vous avez choisi la forme de la double narration, double histoire, c'est ambitieux et c'est ce qui fait la force de votre récit. Comment avez-vous réussi à faire résonner deux destins à plus de 150 ans de distance et autant de distances géographique et historique ?

O. B. : Martin Nadaud, maçon creusois du XIX^e siècle, né au hameau de la Martinèche et monté à Paris en 1830 pour construire la capitale, est en effet le second héros de mon livre. Pour tout vous dire, au départ, je n'avais pas prévu

► Remise du Prix littéraire de la Porte Dorée 2019 attribué à Omar Benlaâla.

© Photo Anne Volery, Palais de la Porte Dorée.

de l'évoquer. Il se trouve que j'ai interrogé mon père Place Martin Nadaud, dans le 20^e arrondissement de Paris, pour que nous soyons plus tranquilles qu'à Ménilmontant, où il était connu comme le loup blanc... En m'interrogeant sur l'identité de Martin Nadaud – il était temps car je suis passé des milliers de fois sur cette place, à deux pas de chez moi –, j'ai découvert que sa vie ressemblait beaucoup à celle de mon père. Tous deux ont vu le jour dans un village perdu – mon père est né en 1939 dans l'Algérie encore française. Tous deux ont grandi dans une maison qu'ils partageaient avec les bêtes. Ils ont passé leur enfance à la campagne, sans école ou presque, ont commencé à travailler très jeunes. Ils sont arrivés à Paris sur les traces de leurs pères – mon grand-père avait déjà travaillé à Clichy dans les années 1930. Mais, au-delà des similitudes sociologiques, c'est le caractère de ces deux personnages qui m'a véritablement donné envie de les rassembler dans un livre. Deux simples maçons à qui l'on demande de rester à leur place, sans faire de vagues, et qui vont, malgré les injonctions à l'invisibilité, dépasser leur condition pour devenir « autre chose » que ce qu'on attendait d'eux. Martin Nadaud est élu à l'Assemblée nationale en 1848 et sera notamment à l'origine de la loi sur les accidents du travail ; mon père prendra la voie du syndicalisme pour défendre ses intérêts et ceux de ses camarades ouvriers. Même s'ils sont éloignés dans le temps, Martin et Bouzid sont si proches dans leur volonté d'émancipation que les faire cheminer côte à côte dans le récit m'est apparu comme une évidence.

H&M: Que pensez-vous du rôle du Musée national de l'histoire de l'immigration, comme passeur, dans la transmission et la valorisation de parcours d'exil ?

O. B. : Pendant l'écriture de mon dernier livre, je suis venu au Musée national de l'histoire de l'immigration chercher des informations, des images, des précisions sur le contexte historique et social des périodes qui m'intéressaient. L'exposition permanente et la médiathèque Abdelmalek Sayad m'ont été précieuses. Mais c'est après la parution de *Tu n'habiteras jamais Paris* que j'ai vraiment découvert le site, grâce à plusieurs événements qui y ont été organisés, comme le café littéraire des lycéens, auquel j'ai eu la chance de participer. Un formidable souvenir ! Pour moi, le Musée doit continuer d'être un lieu de rencontres, où différentes générations racontent et commentent des parcours d'immigration variés.

H&M: Quelle a été votre réaction en apprenant que le prix vous avait été décerné ?

O. B. : J'ai été très heureux. D'abord pour mon père, qui est en quelque sorte le co-auteur de ce livre. Le maître d'œuvre. Il n'est plus là pour apprécier cette récompense mais je sais qu'il souhaitait, à travers son témoignage, rendre hommage à ceux – exilés, ouvriers et *cetera* – qui ont connu dans leur chair ce qu'il a vécu. Ce prix est leur prix. Et je suis fier d'être, modestement, leur porte-voix. J'ai voulu écrire l'histoire de gens qui ont réalisé des choses extraordinaires sans signer leur œuvre. Le prix du Musée est un formidable coup de projecteur, une invitation à observer de plus près ce qui se passe derrière les palissades des chantiers.

► Omar Benlâala et son père.

Photo Corentin Fohlen. © Corentin Fohlen, collection personnelle Omar Benlâala.

H&M : Vous racontez l'histoire de bâtisseurs à Paris, qui devient le troisième personnage de votre récit. Que représente cette ville pour vous et pour ces deux bâtisseurs ?

O. B. : Je suis né à Paris. Cette ville est d'une certaine façon le second ventre qui m'a porté ! Et pourtant, j'y ai passé des années sans vraiment comprendre que c'était à la sueur des milliers d'ouvriers comme mon père et Martin Nadaud qu'elle était devenue si belle. Paris s'est peu à peu imposée dans mon récit comme un personnage à part entière. Pas seulement parce qu'elle est le lieu où Martin Nadaud et Bouzid ont travaillé si dur, mais parce qu'en construisant la ville, ils ont appris à l'aimer, à la protéger, à la vivre.

On a beaucoup encensé, lors de l'incendie de Notre-Dame, les mécènes qui ont donné des millions d'euros pour reconstruire la cathédrale. Alors qu'au même moment, on accusait les ouvriers d'être probablement à l'origine du feu par négligence. Ce qui reste à prouver. Aujourd'hui comme hier, on suspecte toujours les ouvriers. Après avoir écrit *Tu n'habiteras jamais Paris* et m'être intéressé aux maçons, charpentiers et autres couvreurs sans qui nous serions nus, je regarde la ville différemment et mesure un peu mieux tout ce qu'on leur doit.

H&M: Rapprocher les trajectoires de Martin Nadaud et de votre père, est-ce une manière de raconter comment Paris s'est toujours construite grâce aux étrangers? Pensez-vous que les institutions culturelles et patrimoniales de la capitale valorisent suffisamment ces histoires d'ouvriers bâtisseurs? Que peut la littérature pour combler la lacune?

O. B. : Avec *Tu n'habiteras jamais Paris*, j'ai voulu raconter l'histoire de France par les migrations, sans les réduire aux flux post-coloniaux : une manière de montrer que tous, même ceux qui se disent « Français de souche », sont issus de ces déplacements et de ces brassages de populations.

Est-ce que les institutions culturelles et patrimoniales leur rendent suffisamment hommage ? Je ne pense pas, pour la simple raison que, quoi qu'on fasse, on ne fera jamais assez pour les honorer. Il y quelques années, la panthéonisation de Martin Nadaud a été proposée, et refusée. Pourtant, un ouvrier au Panthéon n'aurait été que justice. Quand on pense que le père de Nadaud et ses compagnons ont bâti ce monument ! J'ai modestement voulu leur rendre hommage à travers mon livre, mais que vaut-il face à leurs efforts, à la mémoire de ceux qui ont péri sur les échafaudages ?

Peut-être que leurs parcours de vie sont peu valorisés parce qu'ils sont peu connus. Ce serait épatant si *Tu n'habiteras jamais Paris* pouvait contribuer à les faire découvrir. Car si Bouzid Benlaâla et Martin Nadaud font désormais partie de l'histoire de France, aujourd'hui encore des milliers d'ouvriers – cette fois des pays de l'Est, du Pakistan, d'Inde, du Sri Lanka, etc. – travaillent en silence, dans l'indifférence générale.

Il faut du temps pour écrire un livre, et ce temps est utile pour peaufiner sa réflexion, interroger ses certitudes. À l'inverse du temps médiatique, le temps littéraire permet d'aborder des questions difficiles en profondeur, d'y réfléchir pour mieux comprendre les tenants et les aboutissants d'une situation complexe.

H&M: Le livre comporte beaucoup d'anecdotes et tout un lexique autour du travail de la terre, de la maçonnerie, etc. Comment vous êtes-vous intéressé à cette culture professionnelle, des métiers?

O. B. : Pendant de longues années, notamment mon adolescence, j'ai eu honte que mon père soit maçon. Totalement ignorant de la réalité de ce métier, de sa noblesse, de son histoire, j'étais gêné d'« avouer » sa profession, que ce soit dans la fiche de renseignements que nos enseignants nous demandaient de remplir ou, plus tard, dans ma vie professionnelle. Il m'a fallu du temps, beaucoup de temps, pour valoriser l'activité de mon père. D'abord en comprenant qu'il travaillait honnêtement pour nourrir sa famille en se levant quand le reste de la population dormait encore. Puis en m'apercevant de l'importance qu'il donnait à son ouvrage. Pour lui, qui tenait à sa qualification, être maçon-boiseur était plus qu'honorable. C'était une fierté de bien faire son travail. Il se souvenait très précisément des chantiers réalisés, de leurs dates, leur emplacement. Du prénom de ses camarades de labeur. Et bien sûr de ce lexique de la maçonnerie qu'il n'a pas manqué de m'expliquer : le nom des outils, leur utilité, leur évolution. J'ai voulu rendre compte de la richesse de la maçonnerie mais aussi de la fierté que ces hommes ont à la pratiquer. Pour les chapitres consacrés à Martin

Nadaud, je me suis beaucoup documenté ; j'ai notamment consulté des témoignages d'époque, des ouvrages d'historiens, et me suis passionné pour le compagnonnage.

H&M : Finalement, ces ouvriers ont fabriqué la modernité de la ville quand on pense, par exemple, à la construction du métro, de la Tour Eiffel ou d'autres emblèmes architecturaux de Paris... Pourtant, ils sont restés souvent des anonymes.

O. B. : Absolument ! Et quels chantiers ! Mais au-delà des prouesses que sont la Tour Eiffel ou le métro, que dire de ces centaines d'écoles, de commissariats, d'hôpitaux, d'appartements, de cafés qui favorisent notre vie sociale ? Sans bâtiments, pas de société... Par exemple, ici, dans ce café, nous sommes tranquilles, protégés du bruit et des intempéries. Nous pouvons converser en paix grâce aux murs qui nous abritent, et aux ouvriers qui les ont bâtis.

Je travaille rue de Varenne, où il m'arrive de recevoir des collégiens dans le cadre de mon activité associative. Souvent, je leur propose de visiter le quartier. Quand on passe devant Matignon, ils sont surpris de voir des gendarmes armés devant le portail. Je leur demande s'ils pensent que c'est une protection efficace, puis s'ils observent une autre protection plus efficace encore. Ils cherchent, réfléchissent, et ne voient pas. Je les invite à regarder les portes en bois, les murs en pierre de taille, les fenêtres, en leur expliquant que c'est devenu si évident qu'on n'y pense même plus. Et, pourtant, ces murs qui nous protègent sont l'œuvre d'hommes qui les ont agencés en équipe, consciencieusement.

H&M : Si vous deviez raconter une histoire sur Paris, quels sont les métiers qui vous émerveilleraient maintenant ?

O. B. : J'écrirais sur les égoutiers. Mon père a travaillé trois ans dans les égouts. Il disait : « *Sous Paris, c'est toujours Paris.* » Ces « invisibles » sont essentiels à la ville. Et pourtant, ils sont relégués en marge de la société, presque comme des pestiférés. Que ferions-nous sans eux ? Paris, aussi belle soit-elle, se viderait de ses habitants en quelques heures... Pourrions-nous vivre dans un appartement sans toilettes ?

H&M : Dans la comparaison entre Martin Nadaud et votre père, et leur histoire familiale, celle de votre père s'inscrit dans l'histoire d'une immigration post-coloniale. Quel sens a pour vous cette différence ? Par rapport à l'exode rural à Paris, est-ce que l'exil des populations colonisées devenues indépendantes n'a pas créé un lien spécifique avec la capitale ?

O. B. : Comme Martin Nadaud et les Creusois qui s'exilaient à Paris, mon père a « choisi » la capitale car il savait qu'il y retrouverait les siens, déjà sur place. Finalement, la France était le seul pays qu'il connaissait, et une porte d'entrée

► Remise du Prix littéraire de la Porte Dorée 2019 attribué à Omar Benlâala.

© Photo Anne Volery, Palais de la Porte Dorée.

vers le monde, qu'il imaginait à peine. Et comme beaucoup d'Algériens comprenaient le français, c'était plus facile d'y faire son trou. Pour lui, parti de Kabylie en 1963, monter à Paris revenait, malgré la récente déclaration d'indépendance, à rejoindre la capitale de son pays. Lorsqu'on lui disait : « *Retourne chez toi en Algérie* », il répondait : « *Je suis aussi français que toi !* » Même si j'ai aujourd'hui la double nationalité, française et algérienne, mes parents sont nés français, leurs parents et leurs grands-parents aussi...

Contrairement à ce que je pensais, la perception qu'avait mon père de la colonisation relevait plus de l'estomac que de la conscience politique. C'est la famine qui a marqué son enfance en Algérie française. Une misère liée au contexte politique, mais ce n'est pas ce qui ressort de son témoignage. Et c'est ce qui m'intéresse justement, au-delà des considérations idéologiques et politiques. Si, bien installé devant mon ordinateur à m'instruire sur la colonisation, j'en fais une question intellectuelle, philosophique et politique. Pour lui, la colonisation s'est manifestée par un ventre creux, les côtes qu'il comptait sur le corps de son jeune cousin. Ce qui m'a intéressé, c'est de comprendre ce que fait l'événement à l'individu, à sa relation avec les autres. Pour mon père, il s'agissait de s'affranchir de la misère et « *ce n'était pas une affaire de décret* ». Lorsque je lui ai demandé s'il avait conscience d'être dans un pays colonisé, il m'a simplement répondu qu'il n'avait pas conscience d'être dans un pays tout court... Quand on leur a dit qu'il fallait se battre contre les Français, lui et ses camarades se sont demandé à quoi ces derniers pouvaient bien ressembler. Ils n'en avaient jamais vu ! Et lorsque l'Algérie est devenue indépendante, mon père s'est inquiété de la suite : qu'allait devenir le pays avec si peu de ressources intellectuelles ? Il était partagé entre la joie et l'inquiétude. Ce sont ces nuances qui m'intéressent. Je ne crois pas que la réalité puisse se réduire à une vision binaire, où le bien s'opposerait au mal, la justice à l'injustice, etc.

H&M: Le refus de déménager montre bien la volonté d'inscrire la famille dans un parcours social en France. À ce moment-là, on est dans les années 1960-1970, le rapport avec la France coloniale n'est pas tout à fait résolu. Paris est sous une chape de plomb. Est-ce que c'est vécu de l'intérieur comme un tiraillement, ou l'on peut tout simplement passer à autre chose ?

O. B. : C'est effectivement vécu comme un tiraillement, notamment lorsqu'il s'agit pour mon père de faire venir sa femme en France, « chez l'ennemi », comme on le pense alors en Algérie. Il m'a raconté quelles difficultés matérielles il a dû surmonter pour l'amener à Paris, mais également le mur apparemment infranchissable des préjugés. Ça a failli le rendre fou ! Son épouse était gravement malade, et s'il tenait à ce voyage, c'était d'abord pour lui sauver la vie. Ce qui n'a pas été simple à faire comprendre aux siens en Algérie. Finalement, lorsqu'il réussit à les convaincre, le plus dur commence... Il ne s'agit pas seulement de trouver un logement et de « s'adapter » – c'est le terme qu'utilisait mon père pour parler d'intégration –, mais de faire accepter à sa famille qu'ils resteraient en France pour y fonder un foyer, qu'ils auraient des enfants aussi français qu'algériens. Quand la langue française s'est imposée à la maison, mes parents ont encore dû faire face à de violents reproches. Fort heureusement,

ils ont du caractère et ne se sont pas arrêtés au qu'en-dira-t-on. Avoir des enfants les a poussés à tourner la page de la colonisation, alors que ce tiraillement entre la France et l'Algérie a perduré pour certains de leurs compagnons d'exil qui « *n'ont pas eu assez d'une vie et d'une famille* », comme le disait mon père, pour passer à autre chose.

H&M : Ce roman est le récit de la transformation des quartiers de l'Est parisien. Pensez-vous que la littérature peut rendre compte des mutations qui touchent à la fois la structure sociale et identitaire de ce quartier ?

O. B. : Dans mon livre, j'observe les populations qui ont fait et continuent de faire Ménilmontant en me concentrant sur un immigré ouvrier, qui se raconte à la première personne. L'expérience singulière de mon père apporte, selon moi, une compréhension fine de l'évolution du quartier de Ménilmontant, dont il a été le témoin – mais aussi l'acteur – pendant plus d'un demi-siècle ! Arrivé en 1963, rue de la Mare – en sens interdit ! –, il est décédé rue de Ménilmontant en 2018, sans jamais quitter ce qui est devenu son quartier. Ses réflexions m'ont aidé à mieux comprendre les mutations urbaines, notamment lorsqu'il m'a raconté qu'il avait connu un Ménilmontant festif, très différent de celui que j'ai connu entre le milieu des années 1970 et le début des années 2000. Et pourtant, aujourd'hui, le quartier redevient ce lieu de fête – voyez la *Maroquinerie*, la *Bellevilloise* et ces bars qui poussent comme des champignons depuis une dizaine d'années. Finalement, ce que je pensais être un changement radical ressemble plutôt à un retour en arrière. Je ne me suis pas privé d'en parler dans mon livre. La littérature a le don de jouer avec le temps, de le tordre, de l'allonger, d'en faire un personnage pour mieux cerner ses mystères. C'est un formidable outil pour qui s'intéresse aux cycles qui font l'Histoire. ■